



CORÉE DU NORD UN FRANÇAIS AU PAYS DES KIM

“Le Figaro Magazine” a eu accès à des sites exceptionnels en Corée du Nord sur les pas d’un investisseur français hors norme. Edouard George veut faire du pays le plus fermé du monde une nouvelle frontière touristique. Voyage sous bonne escorte entre plages de sable blanc interdites, pistes de ski, propagande rouge et frémissement d’ouverture économique.

DE NOS ENVOYÉS SPÉCIAUX SÉBASTIEN FALLETTI (TEXTE) ET LAURENT WEYL (PHOTOS)

L'homme d'affaires français Edouard George ose investir en Corée du Nord. Il vient ici de déposer un bouquet de fleurs devant les statues monumentales des dirigeants défunts Kim Il Sung et Kim Jong Il en compagnie de son guide attitré. Un passage obligé pour tous les visiteurs arrivant à Pyongyang.






Scène de vie immuable dans ce village au sud de Wonsan, sur la côte orientale. Ce genre de cliché est rare tant la vie reste malgré tout difficile loin de la capitale nord-coréenne.

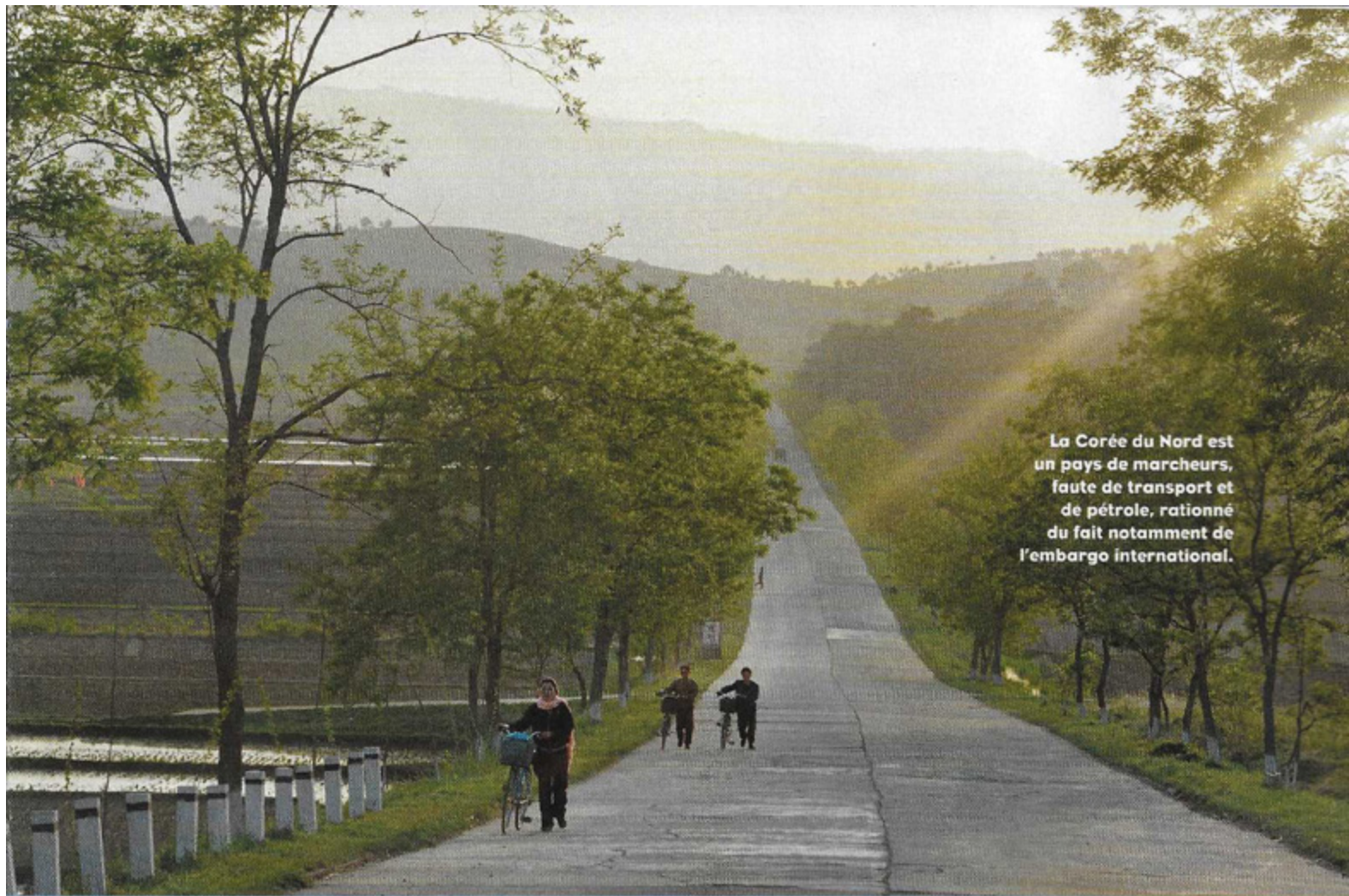


**POUR LA PREMIÈRE FOIS,
NOUS AVONS PU
PHOTOGRAPHER LES
VILLAGES DE CAMPAGNE**



Les portraits des dirigeants défunts
veillent en permanence sur les
23 millions de Nord-Coréens, même
sur les écolières à l'heure de pointe
dans le métro de Pyongyang.

LA SEULE DYNASTIE COMMUNISTE DE L'HISTOIRE RÈGNE ICI DEPUIS 1948



La Corée du Nord est un pays de marcheurs, faute de transport et de pétrole, rationné du fait notamment de l'embargo international.



Des tours d'habitations modernes spectaculaires ont surgi au cœur de la capitale depuis quelques années, comme ici, ce quartier surnommé « Dubai » par les rares expatriés de Pyongyang.



Un dimanche, sur la place centrale de Wonsan, des enfants s'entraînent au roller sous le regard de leurs parents.



Une famille s'initie fièrement à l'équitation, photo à l'appui, dans un centre équestre ultramoderne des environs de Pyongyang. Un loisir encore inexistant, il y a quelques années.

À PYONGYANG, TOUT LE MONDE PRATIQUE LE BUSINESS, MAIS PERSONNE N'EN PARLE



sur sa chemise à carreau, sous son cardigan Lacoste. « Notre grand dirigeant n'aime guère chevaucher un crocodile !, m'ont-ils fait remarquer », rigole notre aventurier. Cet Alsacien de 52 ans est pourtant fier d'appartenir à l'un des clubs les plus fermés au monde. Seuls une vingtaine d'« étrangers » ont le droit de porter cet insigne, digne d'une Légion d'honneur délivrée par le régime le plus mystérieux de la planète. Pour la population adulte de la fière République populaire de Corée (RPDC), forte de 24 millions d'habitants le port du pin's rouge est obligatoire, signe ostentatoire d'allégeance à la seule dynastie communiste de l'histoire. Pour George, il est un sésame irremplaçable afin de faire tomber les barrières du royaume ermite. « J'aime le porter. Cela leur fait plaisir. Les Nord-Coréens ont besoin d'amour ! » lance ce polyglotte, installé au Vietnam depuis vingt-cinq ans.

Vaste programme, qui commence mal à bord du Vol JS 152 à destination de Pyongyang. L'hôtesse à la peau de porcelaine nous offre un hamburger... L'excellent « *bibimbap* » traditionnel a disparu des plateaux repas d'Air Koryo, la compagnie nationale. Indigeste entrée en matière en route vers l'ultime bastion du communisme pur sucre. A l'écran, les jupes moulantes blanc satiné du groupe Moranbong, le « *girls band* » officiel du régime, semblent elle aussi suggérer un vent de changement. Heureusement, le défunt « cher dirigeant » Kim Jong-il donne toujours des cours de violon aux étudiants avec l'autorité d'un virtuose devant une assistance d'officiels en uniforme frappant les mains à la cadence militaire. Soudain, un sifflement traverse la carlingue du Tupolev. Nous franchissons le fleuve Amok, « *frontière entre la Chine et la mère patrie* », grésille fièrement l'hôtesse. L'air devient tout de suite plus respirable.

Le long de la nouvelle piste de l'aéroport international de Pyongyang, un essaim d'uniformes plante du gazon, indifférent à l'arrivée du biréacteur. Par le hublot, première surprise. Le terminal lugubre à l'architecture stalinienne qui ornaît la couverture de la bande dessinée de Guy Delisle a disparu depuis notre dernière visite. Une nouveauté, même au

royaume immobile du Juche, cette idéologie fondée par Kim Il-sung pour rivaliser avec Moscou et Pékin. A sa place, les vitres miroirs d'une nouvelle aérogare flambant neuve scintillent dans le soleil de l'après-midi, prêt pour son inauguration en grande pompe prévue à l'automne. A la douane, nos téléphones portables ne sont plus confisqués comme jadis. Mais les hommes en uniforme vert olive, contrôlent, stylo bille à la main, chaque livre et publication en provenance du monde « libre ». *Le Premier Homme* d'Albert Camus en folio passe finalement le cap de l'officier censeur débordé, sous le regard des deux leaders défunts dont les portraits accueillent les visiteurs. Sur les écrans plats du hall d'arrivée, le jeune « *dirigeant suprême* » Kim Jong-un, âgé d'environ 32 ans est omniprésent, dans sa veste sombre coupée pour forcer la ressemblance avec son grand-père. En Corée, l'héritier mâle à l'avantage, mais il doit faire ses preuves pour régner sans partage.

Quitte à liquider son propre oncle Jang Song-taek, pour « *factionnalisme contre-révolutionnaire* » et « *relations inappropriées avec des femmes* » lors d'un procès expéditif en décembre 2013. Les purges sont récurrentes au sommet de ce régime stalinien pyramidal, à la tête d'un appareil répressif coupable « *d'atrocités indicibles* » sur sa population, selon une commission d'enquête de l'ONU, conclue en 2014 et contestée farouchement par Pyongyang.

L'opération « *Dernière frontière* » a démarré. Nous sommes quatre, une délégation menée par Edouard George, homme d'affaires français, engagés dans une mission presque loufoque, en l'an 104 de l'ère du Juché. Devenir le premier investisseur étranger dans le tourisme, dans un pays paria visé par un embargo et une cascade de résolutions de l'ONU. Et qui continue de narguer les grandes puissances en développant son programme nucléaire militaire. Interdit de rire... ou d'éruer. « *Ils ont une communication tellement mauvaise que j'ai envie de les aider à se développer, dans l'indépendance. Je ne veux pas me soumettre au diktat américain, c'est mon côté Gaulliste !* », affirme ce trublion d'origine polonaise. Une opération à haut risque, dans un pays où même les investisseurs chinois hésitent à mettre leurs billes. « *On doit protéger ces cultures du Coca-Cola, du nivellement par le bas* », affirme crânement cet ancien cadre du groupe Accor, qui ouvrit le mythique Sofitel Métropole à Hanoï, le premier palace international dans le Vietnam communiste, en 1991. Vingt-cinq ans plus tard, il rêve de rééditer l'exploit dans la dernière forteresse « *socialiste* » mondiale. Par amour irraisonné de la terre coréenne, et pour rattraper sa jeunesse perdue. « *Par provocation !* » ajoute cet agnostique aux vies multiples.

Le retour à Pyongyang surprend. La capitale monumentale de 3,5 millions d'habitants privilégiés, a presque l'air pimpante. Les barres d'immeubles sinistres ont subi un sérieux ravalement en couleur. Le changement est d'abord sur la chaussée, où les berlines chinoises et parfois des grosses cylindrées allemandes ont pris le pouvoir, sur l'asphalte

← jadis désert. Des taxis rutilants orange ou jaunes sillonnent les avenues, offrant un service des plus capitalistes. Un luxe inouï dans ce pays à court de pétrole, que son allié chinois livre au goutte à goutte, pour maintenir tout juste à flot un régime allié turbulent. Dans le lobby de l'hôtel Pothongang, le plus chic de la ville, un parfum de luxe soviétique s'exhale de la moelleuse moquette verte, où des belles enfoncent des talons aiguilles vertigineux en allant prendre le thé. Le long des artères staliniennes, une multitude de petits kiosques vendant chewing-gums, glaces et snacks ont fait leur apparition. Ces petits commerces de proximité, inspirés du monde post-soviétique sont le signe le plus tangible d'une accumulation de capital, et d'un nouveau pouvoir d'achat, certes modeste, mais inconnu par le passé. La malnutrition sévit toujours, mais la production agricole a fait des progrès ces dernières années, selon le dernier rapport de la FAO, en février. Dans la capitale, réservée aux familles jugées « fiables » par le Parti, les coupures d'électricité sont quotidiennes, laissant les habitants des étages supérieurs des tours coupés du monde, et le chauffage est toujours rare durant l'hiver glacial. Mais certains déboursent des centaines de dollars, en billet vert, en soju, le redoutable alcool local, et festin, au restaurant Paradise. Le centre commercial Ragwon, offre tous les produits importés à la classe aisée, à prix d'or. Le pot de Nescafé est à 21 dollars et la bouteille de parfum « J'adore » à 370 dollars.

D'où vient cet argent, dans ce pays classé parmi les plus pauvres de la planète ? « Faire du business en RPDC s'apparente au sexe dans l'Angleterre victorienne. Tout le monde le pratique, mais personne n'en parle », affirment James Pearson et Daniel Tudor dans leur ouvrage *North Korea confidential* tout juste publié (Tuttle Publishing, 2015). Ces deux fins connaisseurs britanniques démontrent, témoignages à l'appui, comment les Nord-Coréens survivent en réalité grâce à une économie marchande souterraine tolérée par le régime, désormais incapable de nourrir sa population depuis la grande famine des années 90, qui a fait au moins des centaines de milliers de victimes. Un cataclysme à l'origine d'une révolution économique silencieuse, qui a vu chacun se lancer dans le petit commerce pour subvenir à ses besoins, d'abord au Jangmadang, un marché « gris » de village, puis sur la frontière chinoise pour les plus ambitieux. Vingt ans plus tard, certains ruisseaux sont devenus des rivières de devises et débouchent sur un embryon de société de consommation. Sur le tapis d'arrivée des bagages à l'aéroport, les écrans plasma et autres produits électroniques venus de Chine s'empilent. La caravane passe sous l'œil complice des douaniers, embargo ou pas. « Depuis l'arrivée du maréchal Kim Jong-un, les fermiers peuvent garder leur surplus. Nous restons dans le socialisme, mais avec plus de profits pour les individus », explique « Monsieur Jean », le guide attitré de George depuis dix ans qu'il organise des voyages sur mesure dans le pays. L'héritier, élevé à Berne, marche-t-il sur les traces de Deng Xiaoping, qui ouvrit la Chine par des mesures similaires dans les années 80 ? La plupart des experts attendent de voir. Edouard George y croit dur comme fer. « Depuis qu'ils ont l'arme nucléaire, ils peuvent se consacrer à l'économie, sans varier leur ligne idéologique. J'ai l'impression d'être au Vietnam au début des années 90. » C'est l'ère de la ligne « *Byungjin* » autorisant en parallèle le développement de l'arme nucléaire et de l'économie, subtile évo-



MÊME LE VOISIN CHI

lution par rapport au Songun, la « priorité à l'armée » qui fut le mot d'ordre de Kim Jong-il, décédé en décembre 2011. « Qu'as-tu donc fait pour l'avènement du socialisme ce matin ? » lance George à Monsieur Jean. « J'ai promu les investissements », répond, pince-sans-rire, notre surveillant avec un humour si rare dans cette péninsule à fleur de peau. En réalité, Monsieur Jean a cavalcadé dans les alpages à la poursuite de notre photographe parti en quête d'images. Dur métier que de chaperonner ces insatiables Occidentaux, toujours trop curieux.

À quatre heures d'autoroute déserte depuis Pyongyang nous voici sur un lieu « sensible », la nouvelle vitrine touristique du leader. La station de ski Masikryong, livrée clés en main en 2014, après dix mois de labeur des soldats de l'Armée populaire de libération (APL) - 1,1 million d'hommes, « bâtisseurs de la nation ». Un mastodonte hôtelier, à la décoration balkanique, proche des stations sud-coréennes qui accueilleront les JO d'hiver à Pyongchang, à 80 kilomètres au sud. Si loin, si proche, seulement séparées par les barbelés et les mines de la zone démilitarisée (DMZ) qui divise la péninsule depuis la fin de la guerre de Corée en

Dans les campagnes, la malnutrition persiste mais la production agricole s'améliore selon la FAO.

Ce temple bouddhiste, érigé en 843 sur le Mont Kuwol dans le sud-ouest du pays, a été ouvert aux touristes par un régime franchement athée.

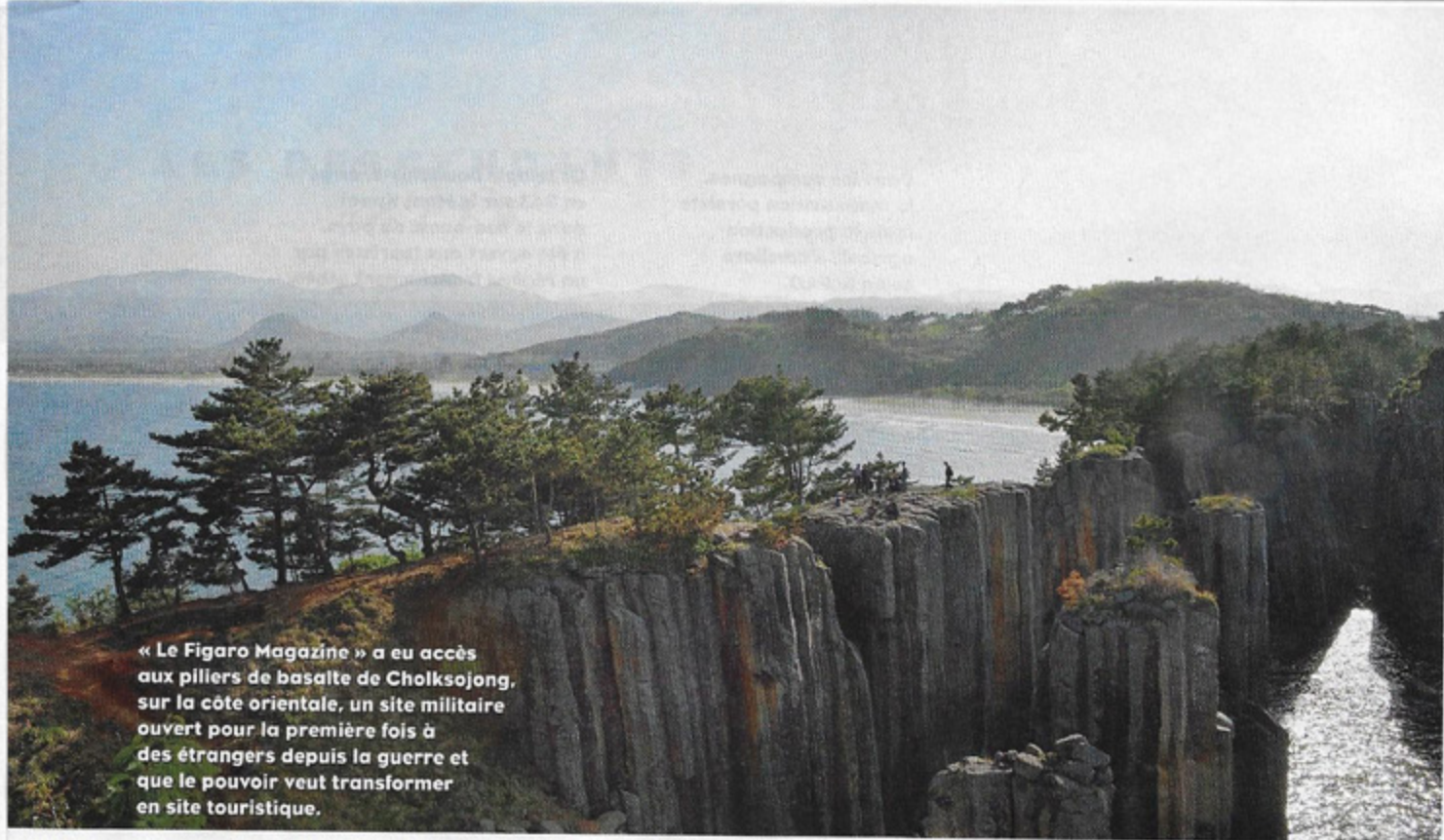


NOUS HÉSITE À INVESTIR EN CORÉE DU NORD

1953. Rivalité, ou rêve de rapprochement olympique ? En attendant, le régime veut faire de ces 100 chambres à 250 dollars la nuit, une caisse enregistreuse à devises. Pari raté pour le premier hiver, puisque le pays a brutalement fermé ses portes aux visiteurs au nom de la menace Ebola, brisant net les efforts de promotion du tourisme. Faute de neige, la station est déserte, mais on nous jure qu'elle ne désemplit pas l'hiver. A notre arrivée dans le lobby vide, surgit un majordome en smoking au noeud papillon désuet. Au comptoir, les secrétaires s'affairent, les sourcils froncés au téléphone, sous les horloges indiquant l'heure de Londres, Moscou ou Pékin. Une scène digne du film *The Grand Budapest Hotel* qui se reproduit par miracle dans chaque pièce ou nous pénétrons. Jusque dans le karaoké, où l'acoustique high-tech est testée sur *Dancing Queen*. La piscine immaculée, entourée de bassins « alimentés d'eau minérale » est le clou du spectacle, avec des ventilateurs géants pour sécher en un clin d'œil des baigneurs absents. Chez le barbier, une affiche propose les différentes coupes de cheveux à la mode, de « la Vague » à « L'oiseau sauvage ». Manque à l'appel, la plus célèbre, celle du fougueux maréchal. « Elle est spéciale, mais on peut la

demander », explique Jean. Nous hésitons. Les cinq suites prestige sont, elles, invisibles, car pleines à craquer, bien sûr... Le tour-opérateur Edouard George perd son calme.

Développer le tourisme en Corée du Nord est une gageure, du fait des routes défoncées, des hôtels délabrés et des Iliouchine haletants non couverts par les assurances. Les Boeing et Airbus sont interdits par les sanctions américaines déclenchées en représailles du programme nucléaire, régulièrement condamné par le Conseil de sécurité. George a même tenté de vendre des ATR, pour contourner l'embargo, mais s'est heurté à un mur en France. Rien de mieux que de souffler le mot Corée du Nord pour faire fuir les investisseurs. Air Koryo a même annulé son vol du lundi vers le cordon ombilical Pékin, faute de kérosène. Résultat, ce pays couvert de montagnes, à la nature intacte est un nain touristique : chaque année, seuls 3 000 touristes occidentaux, la moitié d'Américains, le visitent et 20 000 chinois en quête de nostalgie communiste. Une misère... Une réalité que le régime veut changer. Et les rares investisseurs potentiels sont accueillis en VIP. « Nous recherchons ←



« Le Figaro Magazine » a eu accès aux piliers de basalte de Cholksojong, sur la côte orientale, un site militaire ouvert pour la première fois à des étrangers depuis la guerre et que le pouvoir veut transformer en site touristique.

OBJECTIF : ATTIRER 300 000 TOURISTES

— des partenaires étrangers. Les premiers comme vous auront la priorité. Nous avons le même but : faire de l'argent ! », déclare Li Sin Ryol, vice-président de la zone de développement de Wonsan, sur la côte orientale. Ce colosse aux allures de Gengis Khan voit très grand, pour ses plages désertes de sable blanc aux allures australiennes, léchées par les rouleaux de la mer de l'Est. Et il dévoile son bijou, pour aguicher le client. Derrière une forêt de pins centenaires, des piliers de basalte vertigineux surgissent soudain des eaux turquoise. Le site de Cholksojong est un miracle minéral digne de la Chaussée des Géants d'Irlande. Nous sommes les premiers occidentaux à fouler ce site exceptionnel depuis la guerre, zone militaire sensible à une trentaine de kilomètres de la ligne de front. Des calamars et coquillages frétilent sous le soleil, pour un déjeuner d'affaires impromptu. « Nous voulons construire un hôtel, monter un bateau de croisière et attirer 300 000 visiteurs à terme ! » affirme crânement le responsable, plan à l'appui. « Je ne suis pas la Banque centrale ! Il faut commencer petit, refaire les routes et l'aéroport », répond George. Et de planter un arbre de l'amitié de concert avec le responsable local, sous les flashes.

Le Français a l'esprit rivé sur un autre projet, son bébé, à quelques encablures des barbelés, dans la capitale historique de la péninsule, Kaesong. Dans un entrelacs de maisons traditionnelles, il s'appête à devenir le premier étranger à reprendre un hôtel nord-coréen : 40 chambres dans des maisons du XVI^e siècle, encore équipées d'« ondol » à feu de bois, ce chauffage ancestral par le sol unique à la péninsule. Une fois la réfection achevée, les voyageurs prendront leur petit déjeuner sous des érables du Japon, dans un quartier classé au patrimoine de l'humanité par l'Unesco, rêve George. L'entrepreneur a lancé une campagne auprès de l'ONU pour

classer ce quartier pittoresque toujours interdit aux visiteurs. « Il faut sauver cette perle unique. Ce sera ma contribution à l'humanité. Il faut réussir cet hôtel pour leur démontrer que cela vaut la peine de prendre des risques », confie George. Un investissement initial de 300 000 dollars qui pourrait se monter à un million à terme. En dépit d'un blocus financier qui interdit aux banques internationales de faire des virements vers Pyongyang, afin de cibler le programme nucléaire nord-coréen, mais qui frappe aussi bien les hôpitaux que les ONG travaillant sur place.

« Tout le monde observe ce projet. S'il réussit, il y en aura d'autres. J'ai besoin du soutien des plus hautes autorités », lance le Français. De l'autre côté de la table, le vice-président de l'Autorité nationale du tourisme, Ri Ung Chol, écoute dans son fauteuil, sous les portraits des deux leaders défunts, au sourire inoxydable. « Votre projet peut devenir un modèle, nous sommes déterminés à vous soutenir. Nous allons commencer petit et finir grand », énonce le haut cadre, avant de serrer la main de George. Les travaux commenceront cet été... si tout va bien. Au risque de tout perdre, si le vent tourne, et de rejoindre la liste des aventuriers occidentaux qui ont tenté de faire des affaires au royaume des purges avant d'être bannis. Aéroport de Pékin, Terminal 2, sortie des artistes. Tirées à quatre épingles, une équipe de jeunes footballeurs s'extirpe du Tupolev, dans leur costume impeccable, décorés du pin's réglementaire. Ils s'engouffrent dans les toilettes. Quelques minutes plus tard, ils ressortent chaussés d'Adidas et de survêtements Nike noir dernière mode. Le « Président éternel » a disparu de leur poitrine. Ils sont prêts à conquérir le vaste monde, incognito « Moi, je le garde jusqu'à ce soir », explique Edouard George.

■ SÉBASTIEN FALLETTI